

Trekking en différé

(1995)

Il y a quelques années, je suis allé au Népal pour marcher en Himalaya et si j'écris ce journal aujourd'hui c'est parce que des amis vont bientôt faire le même voyage. En revivant au jour le jour les étapes qu'ils sont en train de parcourir, je répare mes souvenirs. Au fil du récit, j'ai pu constater qu'il n'était pas trop tard. Mais j'ai dû m'aider d'une carte, de photos et de quelques précisions dues à mes compagnons de randonnée. Nous étions trois, Philippe, un ami de longue date, Christiane, ma compagne, et moi. A l'époque, presque sans expérience dans le domaine du trekking, nous avons choisi le plus simple, celui qui monte au camp de base des Annapurnas. Le parcours est totalement équipé de lodges où l'on peut manger et dormir. Le sac à dos ne contient que des vêtements et un petit duvet. Pas de tente, pas de nourriture à transporter, pas de guide ni de porteurs ; la liberté.

Christiane et moi pouvons nous enorgueillir d'une véritable passion pour la montagne, au point d'en avoir escaladé de fort respectables, comme la Pelle, le Crozon de Brenta ou l'Aiguille du Peigne, par leurs plus belles voies. Mais c'était au temps où mon attirance pour l'escalade pouvait passer pour névrotique. Comme tout grimpeur, je pensais que le temps de la marche d'approche était du temps perdu, quelque chose comme un mal nécessaire. Marcher sans un sac à dos bourré de matos, pourquoi faire ? S'il y a une belle falaise au bout du chemin, alors la peine ne compte pas. Je la considérais comme un droit de passage pour accéder au plaisir de grimper. Il faut payer pour voir et pas de radinerie - marchons. C'est comme ça que j'ai fait la plupart des marches d'approche en Oisans, où elles sont réputées fort longues, à juste titre : trois bonnes heures pour le refuge d'Olan ou celui du Pelvoux, autant pour le Promontoire ou le Sélé, quatre pour le refuge de l'Aigle, guère moins pour les Bans ou le pied de l'Aiguille Dibona.

Puis tout ceci s'est calmé ; mais pas de reconversion vers la grande randonnée. Jusqu'au jour où Philippe nous a proposé de partir avec lui au Népal. Quand on pratique les courses en montagne avec application, on se pose toujours la question des expéditions lointaines sur des sommets d'envergure. Un 6000, un 7000 sont des objectifs attrayants mais je les avais toujours considérés comme réalisables seulement avec une large part laissée au hasard ; beaucoup de temps, beaucoup de forces, beaucoup de chance. Je m'en sentais trop dépourvu pour faire des projets précis dans ces contrées lointaines.

Mais un simple trekking, dans lequel on n'est tributaire que de soi-même, pour aller voir de près ces montagnes sacrées qui m'avaient fait rêver d'une autre manière, comment y résister ?

Pourquoi l'Annapurna ? Ce n'est pas pour voir le "premier 8000", un heureux succès français vite monté en épingle, mais à cause de la formidable réussite de Chris Bonington. Il a organisé et réussi la première expédition de grande difficulté en Himalaya. Alors que la voie française est dans un versant nord difficilement atteignable mais techniquement facile, (trente ans plus tard, puisque c'est une longue course de neige), celle des anglais est au sud, en plein soleil, de haut niveau en escalade alpine et visible à la perfection depuis ce fameux camp de base.

Samedi 15, Dimanche 16 Avril

Nous voilà partis pour Dacca. Quand nous nous sommes décidés, il y a trois mois, les avions directs pour Katmandu étaient pleins. Il nous restait le choix entre l'Aeroflot, avec une escale incertaine à Moscou, où paraît-il les bagages s'évaporent, et la Biman Airline. Allons-y par le Bangladesh ; ça doit être comme les compagnies indiennes, que je connaissais un peu, et qui ne sont pas si mauvaises. Erreur, la Biman Airline est bien pire ; nous sommes restés bloqués 24 heures à Dacca ; ça aurait pu être pire.

D'abord l'avion sent la cuisine indienne ; ça surprend, mais c'est plutôt agréable. Au lieu du genre soft, propre et feutré des transports aériens, qui ne font jamais que du transport de masse avec des chichis d'un autre âge, on est tout de suite en terres orientales. Le plateau repas est un bon petit curry qui change agréablement du poulet en gelé accompagné de légumes en plastique que l'on sert d'habitude. L'odeur aidant, on se met à penser qu'il a peut être mijoté dans le coin cuisine mystérieusement caché derrière une tenture. Mais c'est à l'arrivée, que la Biman nous dévoile son vrai visage. L'avion qui vient de Londres et vole vers Dacca est un gros Boeing 747, et celui qui fait suite sur Katmandu est une sorte de Caravelle de moins de 100 places. Comme en ces périodes de vacances françaises, l'essentiel des passagers poursuit sa route jusqu'au Népal, le résultat est prévisible ; bon nombre de voyageurs attendront le prochain vol pour Dacca. Certes, mais lesquels ? Les chefs de groupes accompagnés connaissent la musique et quelques dollars bien placés les mettront en tête de liste. Les chanceux et les impatients qui se précipitent au guichet seront du voyage et les naïfs, ceux qui ne voient pas pourquoi il faut se bousculer, auront le plaisir de visiter l'hôtel de la Biman Airline à Dacca ; nous en sommes.

D'abord il faut prendre un minibus pour se rendre en ville et donc sortir de l'aéroport gardé par des militaires en armes ! Le spectacle est impressionnant. Interdits d'entrer dans l'aérogare, les gens sont suspendus au grillage qui l'encercle et passent un maigre bras au travers pour demander l'aumône. Le chauffeur embarque tout son monde à la va vite et sort de l'enceinte pro-

tégée pour se ruer vers le centre ville par ces sortes d'autoroutes qui relient l'aérodrome à la cité. C'est une autoroute à l'orientale ; les couloirs successifs sont respectivement occupés par les attelages de zébus, puis viennent les deux roues et les *rickshaws*, sorte de vespas à trois roues multicolores avec une banquette arrière ; les bus et les cars occupent la troisième ligne ; ils sont doublés par les taxis et les voitures particulières. Sauf qu'il n'y a que trois voies, qu'on roule à gauche et qu'il n'y a pas de couloir. Le premier véhicule qui s'élance en klaxonnant a tous les droits et les autres répondent de même.

La Biman, qui pratique systématiquement le surbooking, s'est dotée d'un hôtel au centre. On est finalement content d'arriver sain et sauf, mais les chambres sentent fortement le mois. Tout l'hôtel sent le mois, ce que la chaleur humide n'atténue pas. On prend alors conscience que le Bangladesh est dans le delta du Bramapoutre et que toutes les constructions doivent plus ou moins pourrir dans l'humidité du sol. Le comble est atteint quand on nous sert le repas dans une pièce en sous-sol sans la moindre aération. Le soir venu, Philippe et moi allons faire un tour à pied dans les environs. Bien que ce soit le centre, la misère y est trop visible et cela atténue définitivement notre envie de nous plaindre.

Lundi 17 Avril

Dans notre groupe des refoulés, d'une trentaine de personnes, il n'y a qu'une question "quand est-ce qu'on part" ? Après moult insistance, on apprend qu'il faut aller s'enregistrer à la compagnie ! Heureusement les bureaux sont en face. Nous nous inscrivons pour le prochain vol et, au fil de l'attente, nous apprenons que l'horaire a changé et qu'il faut s'enregistrer à nouveau ; comme si nous n'étions pas retenus de force et que l'on puisse souhaiter prolonger l'escale ! A ce petit jeu, certains d'entre nous arriveront trop tard et devront passer une autre nuit à Dacca. La Biman doit préférer garder les passagers dans son hôtel minable plutôt que de les transporter. Heureusement, nous ne sommes pas du lot, et après un nouveau transfert en minibus nous quittons le Bangladesh avec l'impression de nous en évader. A l'aéroport, nous contournerons les queues de travailleurs émigrés en partance pour le golfe persique. Ils se sont engagés pour quatre ou cinq ans et attendent, bien alignés, dans leurs tenues toutes neuves et identiques. L'esclave moderne fait propre, au moins pour ses adieux à sa famille.

Après les moiteurs du delta, l'atterrissage dans l'air frais des montagnes, est une délivrance. Katmandu est à la fois un gros village entouré de banlieues et l'actuelle résidence royale. Aux alentours, deux autres villes, Patan et Bhaktapur ont eu le même rôle. Ce qui distingue Katmandu, c'est qu'elle est devenue la capitale, maintenant que le Népal est un état. En plus du palais et des temples, seuls les bâtiments officiels et les ambassades sont entretenus. Le reste est à l'abandon. J'étais déjà venu quelques années auparavant, en hiver pour passer une semaine, et ma première impression fût qu'on n'avait

pas balayé depuis mon dernier passage. Au fil des jours, elle ne fit que se renforcer. Les ruelles du centre sont toujours en terre battue ce qui, à la saison des pluies que j'avais connue, provoque un immanquable bourbier. La succession d'échoppes et de marchés donne l'impression d'une vie intense. Sans doute un effet de l'activité trépidante qu'il faut avoir ici pour vivre de son travail.

Mardi 18 Avril

Nous nous sommes levés tôt pour être les premiers à demander le permis de trekking, indispensable pour se rendre dans les montagnes. C'est assez bien organisé ; on fait la queue, on dit où l'on veut se rendre et pour combien de jours ; on paye. Pour les régions les plus classiques, la somme est modeste (50 F). On revient en fin de journée chercher un document impressionnant avec photo, timbres et de nombreux tampons aux caractères illisibles. Entre temps, nous nous sommes perdus dans les rues aux maisons dégingluées qui ramènent à Durbar Square et au Palais Royal. Nous avons été poursuivis par un sadou très bien maquillé qui insistait pour qu'on le prenne en photo, contre monnaie bien sûr ; il doit toujours être là, gras et jovial dans son costume de sadou. Comme tout le monde, nous sommes montés en haut des escaliers des temples de Durbar Square pour contempler paisiblement toute cette agitation. Singes et enfants, omniprésents, sautent de marche en marche et jouent au milieu des touristes.

L'après midi, nous allons au grand temple de Swayambunath, tout en haut d'une colline que l'on gravit à l'aide d'un gigantesque escalier ombragé par de grands eucalyptus et bordé de stèles où l'on peut faire une pause. Il est habité par des singes joueurs qui vivent en bandes et par des mendiants pour touristes. Nous cherchons à les éviter les uns comme les autres. Evidemment, les seconds sont plus malins que les premiers. Nous nous faisons refiler quelques bijoux de pacotille par une jeune femme très belle et très insistante qui parle quelques mots de français. Nous nous en tirons avec le sentiment d'un devoir accompli envers les pauvres. En fait nous n'aidons que les éléments les plus clairvoyants sur la psychologie du touriste occidental.

Au sommet de la colline, il y a une collection des grandes *stupas*. La plus célèbre a une base carrée avec un regard stylisé sur chaque face, et son nez est un point d'interrogation tourné à l'envers. Elle est surmontée d'une tour conique faite d'anneaux cylindriques de plus en plus petits. Sur cette esplanade bourrée de temples, nous assistons à une curieuse cérémonie. Un homme casse des œufs frais à même le sol, certains étant marqués d'une croix rouge. Des chiens, dont ce doit être la fonction, se précipitent pour dévorer les œufs et l'homme observe ceux sur lesquels ils se précipitent et ceux qui les font hésiter. Le repas fini, il récupère les coquilles dans plusieurs sacs en plastique en respectant, selon moi, cet ordre ; ceux qui ont été mangés en premier dans un sac, les autres à part. Puis il se dirige vers un temple

où, bien sûr, je ne le suis pas. Mais il en ressort assez vite, avec ses sacs de coquilles. Nous nous perdons en supputations explicatives.

Sur le chemin du retour, au passage d'un pont, nous observons des gens qui rincent des légumes dans une rivière plus que douteuse et nous nous jurons de faire attention à toutes les salades qu'on nous proposera. Au passage, nous réservons trois places dans un tourist-bus pour Pokhara qui part demain matin à 7 h.

Mercredi 19 Avril

Par rapport aux bus standards, les tourist-bus sont un peu plus chers mais plus directs. Et ils ne prennent pas plus de voyageurs qu'il n'y a de places assises. Ca ne veut pas dire qu'ils ne s'arrêtent pas. Il faut bien que les passagers et le chauffeur fassent une pause de temps à autre pour manger et on peut compter en chemin sur une ou deux crevaisons. C'est l'occasion d'admirer des camions peints de motifs indiens, paons ou divinités bienfaitrices, à la facture naïve. Ces arrêts imprévus sont la joie des enfants du village où l'on stoppe pour réparer. Les touristes qui veulent bien descendre sont la proie de leurs jeux intéressés et nous finissons par aller acheter un kilo de petites bananes que nous leur distribuons pour obtenir la paix ; elle n'est pas bien chère.

L'arrivée à Pokhara est plus sauvage. Au lieu de nous déposer au centre, la gare routière est située à quelques kilomètres de la ville, mais on ne nous dit pas combien. Les taxis locaux, auxquels nous sommes livrés, proposent les prix les plus extravagants pour achever le voyage. Et ils sont tellement nombreux que nous fuyons à pied malgré nos sacs à dos. En moins de 200 m. nous sommes rattrapés par un jeune homme en voiture qui nous explique que si l'on descend dans son hôtel, il nous transportera gratuitement, ce que nous acceptons sans hésiter.

C'est une maison en bordure de la ville, calme, avec un jardin pour manger dehors, et où certaines chambres ont même des salles de bain. Tout ce que l'on cherchait en somme. Après avoir posé nos affaires, nous allons nous promener. D'abord au bord du lac, bien surfait, puis dans Pokhara qui n'est pas une ville. C'est une succession de baraquements, des hangars couverts de tôle ondulée, utilisés comme magasins. Une moitié vend des souvenirs ou des vêtements typiques, ou les deux, et l'autre moitié vend de l'équipement de randonnée, tente, sac à dos, gourde et cape de pluie. Le plus souvent le neuf et l'occasion sont mélangés. J'en profite pour acheter un sac à dos flambant neuf, copie d'un modèle anglais. Il n'est peut être pas d'aussi bonne qualité mais il a les mêmes fonctionnalités, puisque c'est une copie conforme ; sauf qu'elle vaut quatre fois moins cher !

Jeudi 20 Avril

Une voiture privée, sans doute un copain de l'hôtelier, nous transporte sur une dizaine de kilomètres et nous dépose au pied de la première montée vers le village de Dhampus. Elle est raide, raisonnablement, et nous transpirons deux bonnes heures. En chemin nous rattrapons, à moins que ce soit l'inverse, deux gamins qui se rendent à l'école. J'entame avec eux une discussion, dans un anglais très scolaire, sur leur classe, leurs familles et leurs rêves. L'un aimerait être pilote d'avion, mais il sait déjà que sa famille n'a pas les moyens de le pousser jusque là. Ils m'expliquent les symboles qui sont peints sur les rochers et qui servent à identifier les partis pour les élections toutes proches. Dans un pays au trois quart illettré, l'arbre et le soleil représentent la gauche et la droite ; pour la charrue, c'est moins clair. Nous sommes dans l'impossibilité de leur fournir les crayons où stylos qu'ils nous demandent, faute d'en avoir été avertis. Si vous allez au Népal, et vraisemblablement dans n'importe quel pays pauvre à la démographie galopante, amenez ce genre de petit cadeau : crayons, mais aussi savonnettes, piles électriques, médicaments ordinaires, etc.

Sur le point d'arriver à Dhampus, une femme nous attend avec son bébé dans les bras. Il a les yeux couverts de croûtes et elle nous fait signe de faire quelque chose. Nous avons dans notre petite pharmacie un collyre pour les yeux et des pommades cicatrisantes que nous lui laissons en faisant traduire aux enfants qu'il faut en user soir et matin. C'est moralement le moment le plus glorifiant du voyage ; le "french doctor", que je ne suis pas, apporte les potions de l'occident pour soulager les maux du tiers monde. Du coup, je me sens plus fort pour refuser de participer à la quête des enfants qui veulent me faire signer une vague liste de donateurs pour l'acquisition d'un ballon de football. Sur ces montagnes, couvertes de forêts et sans un replat de plus de dix mètres, le motif me paraît très suspect. Nous les quittons après avoir fait d'eux quelques portraits que nous leur enverrons par la suite.

Premier village et première maison de thé. Sur une terrasse couverte, avec des tables et des bancs de bois brut, nous dégustons, au milieu de gros buissons en fleurs, notre premier "big pot of black tea", une grosse bouilloire d'un litre de thé bouillant pour venir à bout de nos soifs et compenser nos transpirations. Tout au long du voyage, cette expression deviendra le slogan de nos pauses. La fréquence de ces établissements, dans les moindres hameaux, fait qu'il est presque inutile de transporter de l'eau dans une gourde, et d'y mettre des micropurs. Car le temps qu'elle devienne potable, c'est à dire une heure, on est dans une autre maison de thé. Après cette pause, nous repartons sur un chemin de crêtes qui traverse la forêt et permet de monter sans à coup. Sur le coup de midi nous arrivons dans un autre village, où nous avons le plaisir de découvrir un autre charme de ces randonnées himalayennes, le lodge à étage, envahi de fleurs parfumées. Ce sont des bâtisses très simples, en pierre, avec un joli balcon en bois. Il dessert trois ou quatre

chambres, et le rez-de-chaussée abrite la famille et la cuisine dans laquelle on prépare les repas. Sur les tables dehors, face au paysage, nous goûtons les premières spécialités locales, des soupes parfumées et des *noddles* avec des petits légumes coupés extrêmement fins. Coqs et poules se poursuivent à nos pieds et les capucines et les rosiers en fleurs grimpent à l'assaut du balcon. Peu enthousiasmés par l'ambiance de Pokhara, nous regrettons de ne pas être venus ici directement, d'autant plus qu'au retour, la soirée et la nuit en ville sont inévitables.

Bien reposés et restaurés, nous repartons pour découvrir, au fur et à mesure de notre montée, les rizières en terrasses sur des pans entiers de montagnes. Elles ne nous quitteront plus. Chaque fois qu'il y a de la terre cultivable, quelle que soit la pente, elle est découpée en lopins plats, aux formes irrégulières, qui épousent les profils montagneux. Les parcelles ainsi délimitées peuvent ne faire que quelques mètres carrés; elles sont toutes peignées avec un soin méticuleux. L'irrigation parfaite leur donne une couleur uniforme, celle des pousses de riz et, vue d'en face, on croirait voir une maquette de montagne, dans laquelle les couches de cartons symbolisent les courbes de niveaux. Ici elles sont dessinées dans le sol, comme si la montagne était faite, artificiellement, de couches de rizières empilées. Dans l'après midi nous arrivons à Tolka, notre première étape, et paresseusement, nous choisissons un des premiers lodges, parce que la jeune femme qui le tient a un sourire très chaleureux et aussi, dois-je l'avouer, parce que nous sommes passablement fatigués. Son vieux père se vante d'être un ancien *gurka* de l'armée anglaise et nous refait le coup de la liste des donateurs, cette fois ci pour un dispensaire. Un jeune américain joue avec les enfants de la maison. Il fait partie des Peace Corps du Sri Lanka et il est venu se rafraîchir un peu. Il nous parle de la moitié de son île et des "tigres tamoul", ces troupes qui luttent sauvagement pour la partition de l'île.

Les chambres qui donnent sur le balcon sont, comme toutes celles qui nous abriteront, d'une grande austérité : deux lits simples en bois brut, avec un mince matelas et quelques couvertures. Evidemment pas d'eau et pas d'électricité. Pas de fenêtre non plus, ou plutôt une ouverture que l'on peut fermer par un volet en bois plein; obscurité ou vent coulis, il faut choisir. Ayant repéré une source, un kilomètre avant d'arriver, j'y retourne pour me laver. En chemin, je croise quatre très jeunes filles qui décident de s'amuser à mes dépens. Elles marchent de front en se tenant par le bras et occupent tout le chemin. Comme le fossé et le talus sont très raides, je ne peux les contourner, et si je m'arrête elles m'encerclent dans une sorte de charivari. Mon anglais ne m'est d'aucun secours, et c'est juste un jeu. Quand je réussis à passer, elles reviennent sur leurs pas et m'entourent à nouveau, si bien que je m'assois. Elles finissent par se lasser et je peux me livrer, une fois qu'elles sont parties, à mes ablutions.

Le soir nous dînons dehors et découvrons le "système" de restauration. Il y a une carte éditée par l'office du tourisme népalais; c'est la carte de tous

les plats locaux. Il n'y en a guère plus d'une douzaine, et les meilleurs sont un riz sauté ou des *noddles* mélangés avec des légumes et un œuf frit. En face de ceux qui sont disponibles sur place, il y a un prix, le même partout, afin de tuer le jeu malsain de la concurrence. Le touriste désigne sur la carte les plats qu'il veut en articulant, à sa manière, leurs noms anglais. La femme qui fait la cuisine acquiesce et sert plats et boissons. Tout au long du trekking, bières et cocas sont acheminées à dos d'homme, ainsi que les bouteilles vides, mais nous nous en tiendrons toujours au "big pot of black tea".

Vendredi 21 Avril

Après un petit déjeuner frugal, composé d'une galette de pain et d'un peu de miel, nous demandons la note. On nous la présente avec les seuls prix recopiés ; au client de faire l'addition, et je me souviendrai toujours de l'exclamation de notre première logeuse : "so much". C'était à la fois avouer qu'elle ne savait pas compter et que les prix imposés, pourtant dérisoires, moins de dix francs par personne, lui semblaient exorbitants. J'ai fait semblant de recompter avant de confirmer, de régler et de remercier. Cette fraîcheur exceptionnelle dans les rapports marchands entre riches et pauvres, toutes proportions gardées, car nous ne sommes pas riches en occident et les tenanciers des lodges ne sont pas pauvres au Népal, nous la retrouverons presque partout ; nos hôtes sont d'une gentillesse exceptionnelle. Ils annoncent des prix très bas pour leurs chambres, il est vrai très simples mais dont nous ne saurions nous passer, afin que l'on mange chez eux. Là les prix sont fixés et tout le monde les trouve à son goût.

Au démarrage nous découvrons à quel point les villages sont étendus. Comme ils sont, en général, construits le long de l'unique chemin, ils s'étirent sur plus d'un kilomètre. Nous croyions être à Tolka, nous n'étions qu'à l'entrée. Au centre, les lodges sont plus beaux. Certains sont décorés d'une carte peinte de notre trekking. Nous verrons tout du long ces grandes peintures naïves, centrées sur le village où nous sommes. En bas du tableau il y a le lac de Pokhara et en haut les cimes enneigées. Le chemin bordé du nom des villages et des rivières est tracé en gras ; il aboutit dans les Annapurnas.

La piste descend légèrement jusqu'à Landrung où nous découvrons pour la première fois le Machhapouchhare, la montagne en forme de queue de poisson. C'est la demeure des dieux et aucune expédition n'est autorisée à l'escalader, bien qu'elle ait été gravie par une expédition pirate. A la sortie du village, nous tombons sur un petit étal de souvenir et j'achète un très beau masque taillé dans une carapace de tortue. Un nez droit en métal et de nombreuses décorations en forme de têtes de mort sur le pourtour lui donnent un air magique ; J'ai cru comprendre qu'il vient du Tibet. Le reste de la journée est tout en montées descentes, et nous empruntons notre premier pont suspendu. Des câbles métalliques, fixés par des cailloux, enjambent des torrents fougueux. On y a posé, plus que fixé, des traverses en bois, plus

ou moins pourries, et tout cela vibre et se balance sous notre poids. Nous passons un par un, pour mieux maîtriser les oscillations.

C'est la végétation qui nous surprend. Nous sommes à près de 1500 m. d'altitude et nous côtoyons des bananiers. Je ne saurais pas nommer beaucoup d'autres plantes : il y a je crois des goyaviers, des palmiers, et toute une forêt tropicale, dans une ambiance haute montagne. Après avoir traversé l'importante rivière qui vient des glaciers, nous faisons un détour vers une source chaude. Dans le bassin en ciment nous nous délassons des fatigues de la matinée. L'eau fait dans les 35 degrés, alors qu'à nos pieds dévale un torrent furieux qui ne doit pas atteindre les 5 degrés, puisqu'il vient en droite ligne des cimes. Personne ne se risque au jeu du chaud et froid ; simplement nous nous détendons.

Grosse erreur ; il nous reste presque 800 mètres de dénivélé à monter pour arriver à Chomrong. Revenir jusqu'au chemin direct mérite une pause et un repas qui s'avère délicieux. Mais après il n'y a plus qu'à rentrer la tête dans les épaules, à prendre un rythme lent et régulier pour monter cette longue pente. Presque à l'arrivée, des hommes et des femmes du pays, aidés d'un pauvre âne, posent de grosses marches en pierres dans les passages les plus raides. Pas de discrimination dans le travail ; toutes et tous effectuent les mêmes tâches. Nous arrivons au village à la suite d'un groupe de jeunes népalais qui ne progressait pas plus vite que nous.

Chomrong est une étape obligée dans ce trekking. C'est un gros village cossu, dominé par de hautes montagnes. Il fait face à la Modi Khola, la vallée qui mène aux Annapurnas. Comme elle aboutit dans un cirque glaciaire entouré de hautes montagnes, il faut également revenir par là. Si bien que depuis Chomrong, il y a deux jours de marche aller et deux jours de marche au retour. On y trouve pléthore de lodges majestueux. Les plus avenants ont des bannières tibétaines, montées verticalement sur des bambous, avec des terrasses dallées pour déjeuner dehors, et plein de fleurs tout autour. Les sources arrivent jusque dans la cour et au Moonlight Lodge, que nous choisissons, il y a une douche avec de l'eau chaude et deux salles à manger avec de chiches éclairages électriques. Le soir nous constatons qu'ils ne permettent pas de lire à table, mais seulement de manger sans bougie ; c'est toujours mieux que l'éclairage de la lune promis par le nom de l'établissement. La cuisine est une pièce à part, très sombre, de laquelle sort par la porte, une épaisse fumée. En fin d'après midi, le ciel est couvert, mais au petit matin les cimes enneigées sont dégagées et la vue est impressionnante. Nous ne sommes pas habitués, étant à 2000 m, à lever la tête si haut pour admirer les cimes.

Samedi 22 Avril

Départ pour l'aller retour au camp de base. Nous descendons d'abord au pied du village, pour franchir une rivière transversale et nous réalisons

qu'il y a plus de 300 m de dénivelé entre le haut et le bas du village. Tout en remontant sur la rive opposée, nous pensons qu'il faudra ménager nos forces au retour. Traversée d'une forêt de bambous qui peuvent atteindre 20 cm de diamètre. Premier poste de contrôle des permis de trekking, où nous sommes gratifiés d'un nouveau tampon exotique. Dès qu'il y a un peu de terre cultivable, elle est occupée par une ferme et quelques plantations ; un ou deux zébus sont cloîtrés dans un enclot, et tout cela tient en équilibre dans des pentes à 30 degrés. Nous traversons notre première forêt de rhododendrons ; ce sont bien des buissons de la taille d'un arbre et couvert de fleurs rouges et roses, magnifiques, même si elles sont un peu fanées. Au détour d'un promontoire, je surprends une bande de singes qui s'enfuient dans un bosquet voisin.

Dans l'après midi, il commence à pleuvoir sérieusement et nous arrivons à Himalaya Hôtel sous une pluie battante. C'est un hameau avec deux ou trois lodges qui ressemblent de plus en plus aux refuges de chez nous. Nous sommes maintenant à 3000 m et le confort s'amenuise. Nous avons encore une petite chambre pour deux, isolée par quelques planches mal ajustées, mais elle est de la taille du lit ou presque. Au fur et à mesure que la nuit tombe, il pleut de plus en plus et toute la pension se retrouve autour de la grande table commune. Elle est recouverte d'une nappe en feutrine et d'une toile cirée, qui nous tombent sur les genoux. Sous la table, dans un soubassement prévu à cet effet, un gros réchaud à kérosène ronfle régulièrement. Les pieds et les jambes au chaud, le reste est facile à accorder ; il suffit de commander quelques soupes et des *momos*, sorte de raviolis que l'on sert bouillis avec une sauce pimentée, des "big pots of black tea" et de rester bien couvert. Une atmosphère chaleureuse s'élève rapidement dans laquelle chacun raconte d'où il vient, comment il est arrivé là, les meilleurs moments de son voyage et les autres randonnées qu'il recommande. Un jeune couple d'anglais compare ce trekking à celui du camp de base de l'Everest, un français solitaire nous parle des ses ascensions des volcans indonésiens, deux australiens qui "font du bloc" chaque fois qu'ils en croisent un à escalader, nous interrogent sur la crédibilité de la future monnaie unique en Europe.

Dimanche 23 Avril

Il fait grand beau et nous repartons vers l'ABC, entendez, l'Annapurna Base Camp. La vallée se rétrécit et le chemin suit la rive droite plus ou moins haut dans les pentes. Nous sommes arrêtés par une pancarte clouée dans un arbre "DONT SPIT AND THROW RUBBISH AROUND THIS AREA BECAUSE THIS IS THE HABITATE OF OUR POWERFUL GOD. THANKS". Très impressionnés, nous observons attentivement l'endroit qui n'a rien de remarquable. Les ponts se rétrécissent ; ce ne sont plus que quelques pierres jetées en travers des torrents surmontés de deux troncs d'arbres liés par des planches branlantes. Nous traversons nos premiers névés et admirons la dex-

térité des porteurs népalais qui dévalent ces pentes avec de simples tongs. Ils ont sur le dos de larges hottes de bambous tressés pleines de bouteilles vides. A la montée c'est une autre affaire, car ils sont chargés comme des ânes. Ils portent le ravitaillement des lodges, des jerricans de kérosène, des tuyaux pour capter des sources, des matériaux de construction et même de grandes plaques métalliques pour les toits. On a beau nous expliquer que le népalais met un point d'honneur à porter un poids maximum, nous les trouvons bien chargés compte tenu de leur équipement ; le plus souvent une simple sangle qui passe sous leur sac ou leur hotte et qui repose sur le front. Nous croisons un groupe de randonneurs qui redescend avec un des leurs installé dans un fauteuil en bambou. Il est porté par un seul homme relayé toutes les heures. Le transporté s'est foulé la cheville en descendant, mais celui qu'il faut plaindre, c'est bien sûr le porteur, car le client est bien gras.

Nous arrivons à un premier ensemble de lodges, le Machhapuchhare Base Camp (MBC) situé en bordure de la neige. Il y a beaucoup de monde, des groupes d'italiens assez bruyants et nous ne nous attardons pas. Il reste une bonne heure de marche, nous en mettrons deux, pour atteindre l'ABC. Mais nous tenons à les faire pour bénéficier du lever de soleil sur la face sud de l'Annapurna I. Ici nous aurions eu droit au lever de soleil sur la grande face rocheuse du très élégant Machhapuchhare, mais autant finir la montée aujourd'hui. Comme toutes les après midi, le ciel se couvre et il neige un peu quand nous arrivons dans un brouillard épais. Nous sommes les derniers et il n'y a plus de chambre ni de lit dans les différents lodges. Il faut dire que le plus grand vient à peine d'ouvrir et il est encore à moitié sous la neige. Ses chambres ont été inondées et une épaisse couche de glace recouvre le sol. Seule la salle commune est utilisable et, à l'invitation des *sherpas*, nous dormirons avec eux sur les larges bancs autour de la table ; pour Philippe ce sera même sur celle-ci. En fin d'après midi le froid tombe et les nuages disparaissent. Armé d'une pioche et d'une barre à mine, j'aide les *sherpas* à casser la glace pour créer un écoulement d'eau et de neige fondue. Le temps se dégage tout à fait et nous pouvons arpenter la moraine en contemplant la face sud ; elle est encore très loin et le véritable camp de base de l'expédition Bonnington devait être à trois bonnes heures de marche. Quand on observe la face, même avec un regard expérimenté, l'itinéraire reste problématique si l'on ne sait pas qu'elle est sur le premier pilier, à gauche. Inutile d'aller plus loin pour comprendre l'étendue du problème car c'est ici, au cœur du cirque glaciaire, que l'on a la plus belle vue. Dans le dos nous avons : l'Hiunchuli qui semble relativement facile comme course de neige ; sur la gauche, l'Annapurna sud ; au fond à gauche l'Annapurna I, le vrai, avec ses trois piliers rocheux qui mènent à l'arête sommitale. Puis viennent les faces du Khangsha Kang, de l'Annapurna III et, au fond à droite, le Machhapuchhare ; à eux tous, ils forment une cuvette parfaite.

Lundi 24 Avril

Au lever du jour, nous sortons dans un froid piquant ; il fait grand beau et la vue est exceptionnelle. J'ai le sentiment d'avoir de la chance, car quelle déception se doit être pour ceux qui montent ici et qui ne voient que du brouillard dans le grésil. Nous profitons de notre avance sur ceux qui viendront du camp d'en bas pour monter encore un peu à l'assaut d'une colline qui domine les baraquements ; ce n'est que 200 mètres d'une pente facile qui nous permet d'être seuls pour admirer les alentours. Deux heures plus tard, nous redescendons prendre nos sacs et amorçons la descente. Nous revenons sur nos pas et sautons l'Himalaya Hôtel pour aller jusqu'au Tip Top Lodge. Bien qu'en haute montagne, il est doté d'une "salle de bain". C'est à dire qu'il y a un tuyau d'eau de source qui arrive dans une cahute séparée donnant sur la cour. Pas de robinet, pas de pomme de douche mais, vue la température du liquide, ce n'est pas nécessaire.

Un petit garçon népalais s'est planté une grosse écharde de bambou dans le pied. Heureusement, il y a parmi les randonneurs un médecin jordanien qui voyage avec une trousse de secours. Il enlève le bout de bois et badigeonne le pied avec ses désinfectants. Le gamin ne bronche pas ; pas une larme de sa part. Et pas même un merci de ses parents, tenanciers du lodge, qui sont par ailleurs fort gentils. Cette attention doit leur paraître à la fois inutile et normale. Nous sympathisons avec le médecin qui est ici en voyage de noces avec sa femme. Il a fait ses études à Montpellier et parle parfaitement le français. C'est d'ailleurs la seule question qui intéresse sa jeune épouse que, vu son léger embonpoint, nous avons surnommé le "loukoum de Gaza". Elle est palestinienne et, en anglais, elle nous demande s'il parle vraiment du bon français. Nous la rassurons sur ce point ; elle a bien épousé un lettré.

Mardi 25 Avril

Le lendemain nous revenons à Chomrong. Au pied de la grande montée, toujours illustrée des symboles électoraux, nous lisons la pancarte qui remercie le généreux donateur qui a fait réaliser cet escalier en pierre. C'est le même qui a installé un générateur de courant, celui qui délivre une pale lueur dans les salles communes des Guest House. Nous retournons au Moonlight Lodge car, situé tout en haut, il a une très belle vue. Le médecin jordanien nous suit de peu dans ce même établissement et comme il n'en est pas à son premier trekking, c'est son troisième mariage, il nous explique que ces lodges appartiennent aux femmes qui sont d'anciennes prostituées. Elles ont patiemment économisé dans les bordels en Inde, et reviennent s'établir dans leur pays natal. Je ne saurais donner d'âge à la tenancière de celui-ci qui fait très bien la cuisine. Le loukoum arrive peu après et nous surprend par sa fraîcheur.

Sortis du cirque de montagnes, nous contourrons maintenant les Anna-

purnas par le sud. En trois jours nous allons parcourir ce petit bout d'Himalaya, pour tomber dans la vallée de la Kali Gandaki. Cette rivière noire, comme son nom signifie, vient du nord et même du Mustang. Ces noms évoquent pour nous des régions sauvages et à peine atteignables, alors qu'il suffit de louer une caravane de porteurs, commandée par un *sirdar* (guide), et de suivre les mains dans les poches. Le permis de trekking est un peu plus cher mais l'intendance coûte à peine plus qu'un camping trois étoiles sous nos latitudes.

Mercredi 26 Avril

Après une bonne nuit de repos, nous partons pour Ghandrung un gros village à quatre ou cinq heures de marche. Après une longue et très belle traversée à flan de montagne, avec de grandes herbes argentées qui se balancent au gré du vent, nous descendons dans la vallée avant de remonter en face. Nous croisons une petite caravane d'ânes, harnachés de pompons multicolores et de clochettes, qui transportent des charges volumineuses. Nous ne pouvons que constater les dégâts qu'ils causent au chemin, mais comment le leur reprocher. Au col il y a un lodge en construction qui sert des boissons rafraîchissantes sur une terrasse à la vue exceptionnelle. Il ne reste plus qu'à rejoindre Ghandrung.

C'est un très beau village, tourné vers la plaine, dont les rues principales sont pavées de larges ardoises. Les maisons en pierres peintes en blanc en sont également couvertes; le poids de la toiture explique l'étroitesse des ouvertures. Au cœur du village, un modeste musée folklorique s'avère bien décevant. Ici chacun stocke son bois pour le chauffage et la cuisine, dans la cour de la ferme ou sous un hangar sur lequel sèche le maïs. Au milieu des poules, un vieil homme martèle des bambous pour les subdiviser et les aplanir avant de les tresser en nattes ou en paniers.

Nous trouvons un lodge tout confort en haut du village, avec une terrasse gazonnée, et une salle d'eau. Le toit fait auvent et nous dînons à l'abri en contemplant un orage gigantesque qui n'arrive pas à se déchaîner en pluie, du moins sur nos têtes. Les éclairs illuminent l'Himalaya tout proche et éclairent de temps en temps nos assiettes, car les bougies avec ce vent sont parfaitement inefficaces, quand elles ne sont pas tout simplement soufflées.

Jedi 27 Avril

Une grande journée de montées descentes nous attend mais, après tous ces jours de marche, nous sommes entraînés. A Tarapani nous tombons sur un étal de bijoux et de souvenirs tibétains. Les vendeurs en ont le type et leurs objets la facture. Ils feignent de ne comprendre que leur dialecte et nous leur marchandons par gestes quelques bijoux, dont un joli bracelet en corne de yak et un autre masque fait dans une carapace de tortue avec des

incrustations métalliques. Nous poursuivons notre marche jusqu'à Deorali où un petit restaurant en terrasse sous des arbres en fleur nous attend. Le patron, empressé, nous propose son omelette aux champignons locaux qui, sans être hallucinogènes, nous ont laissé un souvenir mémorable.

L'orage menace de plus en plus et une heure de marche nous amène au point culminant de cette route du sud de l'Hiunchuli. Nous décidons de faire halte dans un pauvre lodge où nous sommes les seuls à passer la nuit. Finalement il ne pleuvra pas. Nous nous promenons alentours au milieu des plus belles forêts de rhododendrons du voyage. Il y en a de toutes les couleurs, des rouges des roses et blancs, des mauves. Ils sont resplendissants et le sol est, par endroits, jonché des fleurs arrachées par le vent. Nous gravissons une colline sur laquelle on a construit une sorte de plate-forme dans les arbres afin de dominer la forêt. C'est l'équivalent de Poon Hill, la célèbre colline qui permet de voir la plaine, les Annapurnas, la profonde vallée de la Kali Gandaki et, au-delà, le Dhaulagiri, l'autre sommet de plus de 8000 mètres de la région.

Vendredi 28 Avril

Le lendemain matin nous parcourons la crête qui nous offre une vue panoramique, depuis le Dhaulagiri jusqu'à l'Hiunchuli qui cache l'Annapurna. On suit des yeux les petits avions qui vont de Jameson à Pokhara et qui volent plus bas que nous, en suivant la vallée. Nous croisons un groupe de français qui nous demandent si nous connaissons les résultats du premier tour des élections présidentielles françaises. Oui, Jospin est arrivé en tête devant Chirac. Un gros lard se prend la tête à deux mains en s'écriant "Ah quelle horreur, on va se taper ce con pendant sept ans! Et merde". Nous éclatons de rire en pensant a) au ridicule de cette discussion en ce lieu et b) que nous avons réussi à gâcher la fin du voyage de cet adorateur de Balladur. Nous passons à Ghorepani, un gros bourg sur la route directe de Pokhara au Mustang. Là il y a une école et, comme à Katmandu, les écoliers et les écolières ont des petits costumes propres qui contrastent pas mal avec les vêtements dépenaillés des adultes. C'est là que nous aurions dû passer la nuit, si nous n'avions pas craint l'orage.

Nous entamons une longue, longue descente de plus de 2000 mètres sur Tatopani au bord de la Kali Gandaki. Petit à petit, nous sentons que nous quittons la montagne. Il y a de plus en plus de villages, de parcelles cultivées et de zébus dans les champs. Nous croisons trois français, retardés comme nous à Dacca, qui achèvent le tour des Annapurnas, un autre trekking équipé de lodges tout du long. En comptant les jours nous voyons qu'ils n'ont pas chômé. Le passage du col le plus haut, le Thorong Pass à 5500 m., s'est bien passé malgré un peu de neige. Pour cette grande montée d'aujourd'hui ils ont pris un porteur à la journée. Nous croisons plus loin un autre touriste qui lui se fait porter, par un unique *sherpa*. Nous le regardons d'un air mé-

prisant dont il n'a cure. Dans un hameau sur un promontoire où nous faisons halte, un adolescent nous demande des piles pour son transistor que nous ne pouvons lui offrir. Arrivés au bord de la rivière aux eaux très sombres, nous traversons sur un pont imposant après ceux que nous avons empruntés. Il y a encore un poste de contrôle des permis de trekking, donc un nouveau tampon, et deux bons kilomètres pour arriver au village en amont. A peine avons nous posés nos sacs, que nous descendons au bord de la rivière où il y a des bains chauds à l'émergence d'une source ; ils sont d'un réconfort immense, car nous en avons plein les pattes.

Samedi 29 Avril

Ici l'ambiance a changé ; nous sommes à deux jours de marche des autocars, mais c'est plus ou moins plat le long de la rivière. L'endroit est donc d'accès facile et les touristes ne sont pas les mêmes ; les randonneurs de montagne y sont en minorité et il n'y a plus de porteurs népalais dans les lodges. Le lendemain matin nous parcourons le village et ses échoppes de souvenirs. Nous achetons un très beau galet qui a été brisé en deux pour révéler l'amonite fossile qu'il contient. Ces galets noirs sont charriés par la rivière et c'est par dizaine que les enfants essayent de les briser pour découvrir s'ils ont ou non de la valeur.

Maintenant nous suivons la rivière en descendant. A part quelques passages taillés dans le rocher, le chemin est plus large. Il est parcouru par de nombreuses caravanes d'ânes, sans décoration, qui se débrouillent très bien dans les escaliers, même avec leur chargement de grosses caisses. Nous croisons des groupes de pèlerins qui vont célébrer une fête religieuse à Muktinath, à plusieurs jours de marche dans le nord. Certains viennent d'Inde, mais il nous est bien difficile de distinguer lesquels. Nous imaginons que ce sont des sortes de gitans ; ils en ont bien l'air. Nous nous arrêtons dans un resthouse pour écouter deux musiciens qui chantent en jouant sur des instruments qui ressemblent à des violons dont le crin de l'archet est tendu avec la main. Ils se rendent à un mariage et nous échangeons force sourires et leur donnons un peu d'argent pour leur musique. Au fur et à mesure que nous descendons, les villages sont moins beaux ; la pierre a cédé la place au torchis et les toits de schiste à la tôle ondulée. Nous sautons la jolie étape de Rahughat, où il eut fallu s'arrêter, pour arriver en fin d'après midi à Beni, petite ville sans intérêt, encaissée au fond de la vallée. Là il y a un véritable hôtel, avec des chambres donnant sur une grande terrasse, des portes qui ferment à clé et une salle de douche. La terrasse est occupée par des lits indiens, dont le cadre en bois sert à tendre des ficelles qui tiennent lieu de sommier. Des gens viendront y bavarder une bonne partie de la nuit, nous empêchant ainsi de dormir.

Dimanche 30 Avril

Il ne reste plus qu'une grosse matinée de marche pour arriver à Banglung où l'on rejoint la route goudronnée. Philippe, qui nous a précédé d'une bonne heure, a pris des billets de car pour Pokhara. Nous arrivons juste à temps pour sauter dedans, sans pause pour boire ni manger. Le voyage est épique ; dans les montées, le car ne dépasse pas le trente à l'heure et on s'arrête aux sources pour remettre de l'eau dans le radiateur. Nous craignons d'avoir à pousser. Quant aux descentes, nous souhaitons que le car n'aille pas plus vite, car les freins ne doivent pas être en meilleur état que le reste. Nous prenons des passagers, quel que soit le nombre de places assises, ou debout. Avec beaucoup de gentillesse les gens se serrent sur les banquettes. Heureusement les népalais font de petits trajets et nous arrivons sans encombre à Pokhara ou plutôt à une autre gare routière toute aussi éloignée du centre que la première. Nous retournons en taxi à notre premier hôtel où l'on nous accueille avec de grands sourires. Ils n'avaient pas grand chose à craindre, puisqu'on leur avait laissé un sac avec des vêtements que nous ne voulions pas emporter. Nous traînons dans Pokhara, toujours aussi insipide, jusqu'à l'heure du dîner, et repérons un "vrai" restaurant où l'on mange dehors, sur de belles tables couvertes de nappes. Plus tard, ils nous offrent un très beau spectacle de danses indonésiennes avec un orchestre balinais. Nous voici bien revenus en ville.

Lundi 1 Mai

Le retour à Katmandu est émaillé d'un incident auquel nous ne comprenons pas grand chose. Notre tourist-bus passe nous prendre en ville avant de gagner la gare routière. Mais là, une grève des conducteurs de cars bloquent la route. Nous ne savons pas si les tourist-bus sont concernés et personne ne fait l'effort de nous expliquer quoi que ce soit. Au bout d'une demi heure, il y a un grand mouvement, mais c'est pour rejoindre un autre bouchon de cars auquel sont mêlés quelques tracteurs. La seule différence est qu'il n'est plus question de rejoindre la ville à pied et que nous sommes bel et bien coincés. D'autres touristes sont dans la même situation mais personne ne comprend rien. Il n'y a pas de policier et tout se déroule assez calmement, en tout cas sans violence. Au bout de deux heures, le nœud de véhicules se défait et nous repartons pour Katmandu à moitié vide, car il semble que la discussion portait sur le transport des népalais. Les grévistes voulaient bien laisser passer les tourist-bus à condition que ceux-ci ne brisent pas leur grève en transportant, tout le long de la route, les locaux. Ceci n'est qu'une interprétation, car il y en a quelques uns dans notre bus ; peut être pour vérifier que l'accord est respecté ?

De retour à la capitale, nous cherchons un nouvel hôtel, moins cher et plus calme que celui de l'aller qui avait le défaut d'être entouré de chiens, des

jaunes à poils ras, issus d'invraisemblables croisements. Pendant la journée ils dorment, mais la nuit, c'est une autre musique. Dans le quartier touristique, nous visitons plusieurs établissements qui sont tous prêts à nous faire des prix d'amis. Finalement nous aboutissons chez une tenancière belge, au fond d'une impasse en terre battue. Le calme est garanti, ce qui, à Katmandu, n'est pas si fréquent. Nous nous demandons comment cette femme a pu aboutir là, mais nous n'osons pas le lui demander.

Mardi 2 Mai

Nous décidons, Christiane et moi, d'aller à Pashipatunath. Nous traversons la ville à pied jusqu'au sanctuaire dans lequel on pénètre sans façon ; c'est un quartier entièrement construit de temples, de *stupas* et de tombeaux gardés par des statues de zébus en pierre agenouillés face aux portes. En chemin nous achetons des pochoirs en bois sculpté très finement, destinés à répéter des motifs sur les tissus. Des escaliers permettent de descendre jusque sur les *ghâts*, au bord de la rivière qui traverse le sanctuaire ; elle est à peine plus propre que l'égout que nous avons traversé pour venir. Un pont l'enjambe et permet, sur l'autre rive, de suivre les événements.

Des officiants habillés de blanc s'activent à faire brûler un mort, qui est arrivé tout emballé dans un linceul, couvert de fleurs, sur un brancard porté à l'épaule. Il est déposé sur un bûcher et, quelques offrandes plus tard, il se consume à force de jets d'alcool ; il y en a pour plus d'une heure. Des familles, sans rapport avec le défunt, viennent sacrifier à un étrange rituel. Elles font leurs ablutions dans l'égout et, comme les népalais se sentent protégés par leurs dieux, nous avons même vu un jeune homme se rincer la bouche. Au milieu de tout ce spectacle, des singes déambulent et se disputent les offrandes déposées sur les marches dans de grandes feuilles végétales. En retrait, un temple dont la terrasse couverte domine la scène, est réservé aux hindouistes.

Mercredi 3 Mai

Nous allons passer la journée à Bakhtapur ; c'est à une dizaine de kilomètres. Nous prenons un bus ordinaire qui nous dépose à l'entrée de la ville et marchons en suivant un long mur. Derrière il y a un grand bassin d'eau, ce qui est surprenant pour une ville construite sur une colline. Les rues sur la droite plongent vers le bas de ce gros village. En restant sur le fil, on passe par une succession de grandes places. La plus belle est ornée de temples qui s'ouvrent par de grands escaliers bordés symétriquement de figures ; des petits bonhommes agenouillés, des éléphants, des démons aux gros yeux armés de massues. Au milieu de cette place, pas tout à fait en son centre mais décollé des façades qui la bordent, il y a un ravissant temple en bois transformé en restaurant. Son premier étage est en fait un large balcon couvert où l'on

a mis des tables. Ainsi, sous de petites poutres toutes sculptées de figurines, et dominant la place où, il y a moins d'une heure, se tenait un marché aux chèvres, nous mangeons la même nourriture simple et très bonne que nous avons en montagne.

Un mariage arrive en voiture, on ne sait trop comment, et tout ce monde s'agite pour se photographier devant les temples. Nous sommes un peu déçus, car la mariée est en blanc et ceux qui l'accompagnent sont en costume occidental. Le rituel indien, qui veut que le mari arrive chez sa promise à dos d'éléphant, avec un jeune garçon devant lui, pour symboliser les enfants qu'ils auront, n'a pas l'air d'avoir couru ici.

Sur les bords du village, nous cherchons le quartier des potiers; nous avons un message d'amitié à transmettre de la part d'un copain qui a séjourné ici il y a plus de dix ans. Nous ne trouvons que quelques étalages bien décevants et renonçons très vite à notre mission. Sur de grandes places en terre battue, sèchent des piments rouges ou jaunes et les zébus mâchent quelques herbes folles qu'on a placées devant eux. Cette maigre pitance produit néanmoins de grosses bouses odoriférantes que nous sentons parfois de loin. Pour revenir à Katmandu, nous prenons un taxi. Celui-ci se précipite à la pompe où nous découvrons que l'essence est fort chère, compte tenu du niveau de vie. Ici les taxis ne risquent pas de rouler à vide en maraudant!

Jeudi 4 Mai

C'est la grève générale à Katmandu. Pas de bus, pas de taxi. Nous allons donc à pied à Patan qui n'est qu'à 5 km, de l'autre côté de la rivière Bagmati. Disons plutôt, de l'autre côté du ruisseau fangeux qui borde la ville au sud. Patan a été une ville royale. Elle en a gardé l'allure avec un Durbar Square bordé de temples de palais et de statues dorées. Ici c'est aussi la grève et tous les commerces de rue ou presque sont fermés. La grande place est vide de ses marchands ambulants ce qui lui confère une ambiance de jour de fête religieuse de chez nous. Heureusement, le palais est ouvert et nous visitons ses salles de briques et ses cours ornées de portes et de fenêtres en bois entièrement sculptées.

La grande place est bordée de temples en forme de pagode, avec plusieurs toits superposés qui débordent l'un au dessus de l'autre. Dans les rues avoisinantes, il y a des rangées de moulins à prières qu'il suffit de faire tourner dans le bon sens pour s'assurer, sinon le repos éternel, une réincarnation dans un vie meilleure. Nous trouvons quand même un café restaurant avec une terrasse qui domine la grande place. Celle-ci, faute d'activités, à l'air presque morte et nous rentrons également à pied.

Vendredi 5 et Samedi 6 Mai

Nous prenons l'avion ce soir et rien ne nous presse. Nous traînons tant et plus sur la terrasse de l'hôtel où l'on nous sert un petit déjeuner toujours aussi frugal. Devant nous, presque sous nos pieds, il y a de grands arbres aux fleurs violettes. Nous effectuons quelques derniers achats, des sachets de thé à offrir, des housses de coussins tissées façon *kilim* et teintées à l'aide de couleurs naturelles. Nous arrivons à l'aéroport bien trop tôt, d'autant plus que notre avion a trois heures de retard. Mais nous nous retrouvons entre membres du groupe des recalés de Dacca et chacun raconte ses deux semaines. Finalement nous sommes assez peu à avoir passé la presque totalité de notre séjour à marcher en montagne.

On nous rapatrie sur Dacca et là nous passons sans encombre du petit avion au grand. Les formalités sont plutôt compassées, parce que nous avons l'honneur de voyager avec Monsieur le Président du Conseil qui se rend à une réunion du Commonwealth à Londres. Comme son excellence ne veut pas perdre son temps dans des escales inutiles, nous allons directement à Londres. Sauté Paris. On nous promet qu'il ne s'agit que d'un contre temps et qu'à peine arrivé, après avoir déposé le Président et sa clique, on repartira vers Paris. Mais à Londres, la chose est de moins en moins sûre. Nous faisons mine de ne pas vouloir quitter l'avion, mais finissons par nous soumettre. En fait de traîner les pieds, nous attendrons toute une journée, scotchés dans l'aéroport, que l'avion effectue son voyage de retour, Londres-Paris-Dacca. Adieu les correspondances, merci la Biman Airline. Non seulement elle ne tient pas ses horaires, mais elle ne suit pas ses trajets !